

L'art de la guerre dans l'empire ottoman et la guerre de Mohaç

Autor(en): **Taskiran, Cemettin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **146 (2001)**

Heft 11

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-346191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'art de la guerre dans l'Empire ottoman et la guerre de Mohaç

Le thème du XXII^e Colloque de la Commission internationale d'histoire militaire, qui s'est tenu à Vienne au début septembre 1995, était intitulé « De Crécy à Mohaç, guerre et art militaire au bas Moyen Age (1346-1526) ». Les participants ont eu le privilège d'entendre une excellente communication d'un historien turc sur l'organisation des forces armées ottomanes, qui était bien en avance par rapport aux levées médiévales encore pratiquées en Europe. Nous publions une version adaptée et condensée de sa communication qui permet de comprendre la peur qu'inspirait « le Turc » même dans nos régions. Ce n'était pas un simple fantasme ! (Rédacteur en chef)

■ Col Cemettin Taskiran¹

Pour dominer un très vaste territoire qui, au début du XVI^e siècle, s'étend sur environ 15 millions de kilomètres carrés, l'Empire ottoman doit entretenir une armée importante, de métier depuis 1363 ! Les troupes portent un uniforme, elles se trouvent, été comme hiver, dans des casernes. Spahis² et janissaires³ touchent une solde mensuelle. En Europe, il faut attendre le milieu du XVII^e siècle pour que la Suède mette sur pied une armée permanente, bientôt suivie par la France et la Prusse. Le fait que les forces ottomanes soient permanentes explique leur supériorité dans les guerres de l'époque en Europe balkanique.

Le jeune homme qui s'engage dans l'armée ottomane devient un soldat de métier; il ne la quittera qu'à l'âge de la retraite ou en sera expulsé s'il a commis une faute honteuse. Son choix est très bien vu par son entourage parce qu'il reçoit un salaire régulier. Soldats et officiers ne doivent s'occuper

que de faire la guerre; il leur est interdit d'exercer un métier quelconque.

1. La supériorité militaire ottomane (XV^e - XVI^e Siècle)

Structures et armement des forces ottomanes

Les forces armées ottomanes comprennent de la cavalerie. Les Timariotes, qui pourvoient à leur équipement sur la base de ce que leur alloue le Sultan, se retrouvent pour la plupart dans la cavalerie légère. En 1475, ils sont environ 40000. Il y a également 10000 Akinci, une cavalerie légèrement armée. Les cavaliers turcs sont

Le sultan⁴ Selim I^{er} a besoin d'un artisan pendant l'une de ses campagnes. Un soldat règle le problème... Le Sultan va l'expulser de l'armée, soulignant qu'il ne veut pas d'artisans parmi ses soldats. S'ils faisaient autre chose, ils pourraient négliger de combattre!

¹ Colonel (R) et professeur associé à l'Université Cankaya à Ankara, membre de la Commission turque d'histoire militaire.

² Cavaliers.

³ Fantassins. Le recrutement des janissaires, d'abord effectué en prélevant un prisonnier de guerre sur cinq, se fait ensuite par le système de la devchirmé, ou ramassage de jeunes enfants dans les familles chrétiennes des Balkans; élevés en milieu turc et musulman en Anatolie, ces enfants sont ensuite affectés à l'odjaq des adjemi (littéralement, le « corps des étrangers ») de Gallipoli, d'où ils passent dans l'armée. Ce système de recrutement dure jusqu'à la fin du XVI^e siècle, époque à partir de laquelle des musulmans d'origine peuvent s'enrôler dans l'armée; c'est aussi à ce moment que l'obligation du célibat pour les janissaires n'est plus respectée. Le corps (odjaq) des janissaires, commandé par un agha, est divisé en orta (165, puis 196), eux-mêmes divisés en oda (chambres).

⁴ Souverain de l'Empire ottoman.

disciplinés. Ils passent une grande partie de leur temps sur leur cheval; l'entraînement est dur; on tient compte de la réalité du combat: les chevaux sont habitués au feu et au bruit des armes, si bien qu'ils ne s'emballent pas sur le champ de bataille. En 1517, il existe des «fusiliers montés» qui tirent juste, même lorsqu'ils évoluent au trot ou au galop. Malgré tout, le sabre reste l'arme principale de la cavalerie.

L'infanterie ottomane comprend plusieurs types de formations. Depuis le règne du Sultan Orhan Gazi, les populations fournissent des unités d'infanterie appelées Yaya ou Piyade qui possèdent une tenure et bénéficient de franchises fiscales. L'infanterie recrutée dans la population turque est engagée pour la reconnaissance, les travaux de minage; elle sert dans les garnisons des places fortes ou comme infanterie de marine. Sous le règne du Sultan Mehmet II, les effectifs de ce type d'infanterie s'élèvent à 12000 hommes.

Le plus connu des corps d'infanterie, véritable troupe de choc, est celui des janissaires. Sa création remonte au Sultan Murat I^{er} (1319-1389); le nombre des janissaires est de 6000 sous le règne de Mehmet II (1432-1481). Ils ne servent le Sultan que sur les champs de bataille mais gardent parfois des forteresses. Le janissaire qui s'est distingué au combat peut recevoir un *timar*. Les plus capables deviennent de grands

dignitaires de l'Empire, certains même grands-vizirs. Jusqu'au règne du Sultan Bayazit II (1447-1512), les janissaires sont équipés de sabres, puis ils reçoivent des armes à feu.

De nombreuses villes sont défendues par des unités levées dans la population locale. En échange, ces citadins bulgares, grecs, serbes ou arméniens reçoivent des franchises fiscales. Dans les campagnes, la garde de certains secteurs stratégiques est même assurée par la population chrétienne locale qui, en échange, se voit dispensée de certains impôts.

Le Divan⁵ comprend très vite l'importance de l'artillerie et fait de son mieux pour en doter ses troupes. La maîtrise de la fonte des canons étant insuffisante dans l'Empire, les sultans recrutent, surtout au XV^e siècle, des spécialistes allemands qui produisent des bouches à feu pour l'armée et pour la marine. Le premier véritable bombardement de l'histoire est le fait des Turcs pendant le siège d'Istanbul en 1453. Au XVI^e siècle, ils sont les «maîtres» dans le domaine des canons et des arquebuses. Leur artillerie a une formidable supériorité sur celle des autres Etats de l'Europe, et cela explique la prise de Rhodes et de Belgrade.

Les Ottomans n'emploient pas seulement le canon pour le siège ou la défense d'une forteresse. Mehmet II l'engage à la bataille de Otlukbeli en 1473;

Selin I^{er} (1512-1521)⁶ l'emploie, soit sur mer, soit sur terre comme arme tactique mobile, rapidement pointée sur l'objectif alors que, dans les batailles de Çaldiran, Meracidabik, Ridaniye au début du XV^e siècle, les Mamelouks ne disposaient que de canons lourds et très peu mobiles. Au XVI^e siècle, les canons, fondus à Istanbul, et les arquebuses ottomanes sont «exportées» jusqu'en Inde, en Malaisie, au Maroc et en Tunisie, où les formations d'artillerie regroupent des soldats et des officiers ottomans.

Dès le règne du Sultan Orhan Gazi, les Ottomans se dotent d'une marine avec des équipages turcs mais également chrétiens, dont la base se trouve à Gelibolu dans les Dardanelles. Grâce à la collaboration technologique des Vénitiens, les navires de guerre ottomans deviennent de plus en plus grands; pendant la conquête d'Istanbul, on en compte plus de 150.

Stratégie et art opératif

Les stratèges ottomans mettent au point un instrument de guerre performant. Face à des forces ottomanes qui ont abandonné les méthodes de combat médiévales, les armées ennemies, ancrées dans la tradition, ne peuvent être que perdantes:

■ Le «commandement» ottoman sait cacher les objectifs de ses opérations et de ses campagnes. Il joue sur la sur-

⁵ Gouvernement central siégeant sous la présidence du Sultan.

⁶ Sous son règne, c'est la période la plus faste de l'Empire.

prise. Un vizir⁷ de Mehmet II lui demande un jour, pendant une période de préparatifs de guerre, contre quel pays on va faire campagne. La réponse du Sultan est nette: «Si ma barbe le savait, je la brûlerais sans hésiter.»

■ La préparation d'une campagne comprend un volet logistique. On détermine avec précision les effectifs des troupes qui seront déployées, où et quand elles seront concentrées, quelles quantités de vivres et de munitions seront nécessaires et où il faudra les amener. On contrôle attentivement l'état des ponts et des axes qui vont être utilisés. Les étapes et les points de ravitaillement en eau sont fixés.

■ Le renseignement assure également la supériorité aux forces ottomanes. On considère comme essentiel d'en savoir le plus possible sur les forces et la situation des armées ennemies. En temps de paix déjà, on rassemble des renseignements sur les Etats étrangers. On utilise des soldats chrétiens, surtout des Bulgares, pour faire de l'espionnage à la frontière. Toutes ces données sont appréciées au Divan lors des réunions des commandants et les mesures nécessaires sont prises.

■ Les beys⁸ et les commandants doivent respecter des ordres stricts; ceux qui ne se trouveraient pas à l'endroit ordonné à la date prévue risquent de se voir condamner à mort.

■ La cavalerie légère a pour mission de pénétrer profondément dans le territoire ennemi, afin de désorganiser les lignes de communication et la défense.

L'entraînement et le combat

En période de paix, les commandants suivent des cours de tactique pendant lesquels ils doivent, entre autres, résoudre des problèmes par oral et par écrit. Dans la foulée, ils font exécuter des manœuvres à leurs formations.

Au combat, les Ottomans divisent leur armée en quatre corps: le centre, l'aile droite, l'aile gauche, la réserve. En général, le Sultan commande à la fois l'ensemble de l'armée et le centre où il se trouve avec les janissaires (infanterie lourde); devant il y a des cavaliers. La réserve, qui demeure cachée aux yeux de l'ennemi, se compose normalement de cavalerie

légère. D'habitude, l'armée ennemie attaque d'emblée le centre des forces ottomanes, puisque le Sultan ou le commandant en chef s'y trouve.

A ce moment, les spahis qui couvrent le centre se retirent, dévoilant l'artillerie. L'ennemi, étourdi et ayant subi des pertes, continue son assaut et se trouve face aux janissaires et il se disperse. Lorsqu'il a réussi à dépasser les positions des janissaires, le commandant en chef ordonne aux flancs de se fermer et aux réserves de faire mouvement afin de couper la retraite de l'adversaire. Celui-ci ne doit pas pouvoir se replier librement, la poursuite commence.

Une telle doctrine d'engagement postule que l'ensemble de l'armée soit commandée par une seule et même personne.

Supériorité des forces armées ottomanes

Quelques facteurs moraux

- La discipline est dure et sévère; on exige des soldats une obéissance aveugle.
- Les commandants sont très soucieux de justice, ce qui évite l'anarchie et le désordre.
- Au combat, le Sultan, le Vizir ou le Commandant en chef se trouve en première ligne. C'est une tradition ancienne qui influence positivement le moral des troupes.
- Les sultans veillent à ce que leurs campagnes militaires soient conformes aux principes de la religion. S'ils prévoient une campagne contre un adversaire musulman, ils sollicitent la sentence de l'autorité religieuse suprême, c'est-à-dire du *Seyh ül Islam*. Cette sentence renforce le moral du combattant.

⁷ Ministre.

⁸ Chefs militaires de haut rang.

Sous Soliman le magnifique (1520-1566)

L'armée ottomane atteint son apogée sous Soliman le Magnifique. Vers la fin du règne, elle aligne environ 290 000 hommes dans la marine et dans l'armée de terre, qui reçoivent régulièrement leur solde. Dans ce dénombrement ne sont pas compris les soldats de provinces comme la Crimée, la Transsylvanie, la Tunisie, le Maroc, l'Algérie et l'Égypte, qui n'émarginent pas au budget de l'Empire, mais à celui des provinces. Si on les prend en compte, les effectifs atteignent près de 500 000 hommes.

Le maréchal Montecucoli décrit ainsi l'armée de Soliman le Magnifique: «(...) Elle peut être à disposition quand on veut

pour se mettre en route tout de suite. On peut dire qu'elle arrive sur le champ de bataille avant que l'ennemi ne soit au courant de son mouvement. (...) Les Ottomans peuvent cacher leur marche et leurs trains en employant toutes les ruses. Comme les Romains, ils préparent à temps leurs approvisionnements, bien avant les campagnes. L'armée ottomane est extrêmement rapide.»

L'armée ottomane comprend des «services auxiliaires», c'est-à-dire des artisans. Dans les forteresses, ceux-ci assurent l'entretien de la garnison et satisfont ses besoins militaires: il y a des ateliers et des forgerons pour la fabrication des cuirasses et des flèches. En cas de siège, le Sultan fait venir des

unités spécialisées dans le percement de galerie de mines; elles comportent beaucoup de chrétiens à côté de musulmans.

Les soldats ne vivent pas aux dépens de la nation. Ils paient ce qu'ils achètent pour compléter les biens de soutien qu'ils reçoivent de l'intendance. Ceux qui prennent par la force quelque chose à un paysan (ne serait-ce qu'un poulet), qui laissent paître leur cheval dans les champs de blé sont lourdement punis, la sentence pouvant aller jusqu'à la mort. Il n'est pas rare que les soldats laissent de l'argent dans les vignes à la place des raisins qu'ils ont mangés.

2. La guerre du Mohaç

Quand Soliman I^{er} devient Sultan, les Ottomans ont conquis les territoires situés au sud du Danube; l'Autriche à l'Ouest et Charles-Quint, qui contrôle une partie de l'Europe, sont des adversaires dangereux. La Hongrie foment le soulèvement de certains peuples dans les Balkans. Un ambassadeur, envoyé à Buda pour annoncer l'avènement de Soliman, se fait traiter de manière discourtoise par le roi Louis II. Soliman pense à une campagne en direction de Belgrade qui a une grande importance stratégique dans la perspective d'une poussée vers l'intérieur de l'Europe.

Après la conquête de Belgrade, les relations entre l'Empire ottoman et la Hongrie sont tendues. La France encourage une offensive de Soliman en Hongrie, afin de fixer les forces du frère de Charles-Quint, Ferdi-

Soliman le Magnifique (1494-1566)

Dixième sultan ottoman, Soliman est le plus célèbre de la dynastie. C'est sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566) que l'Empire ottoman a atteint son apogée, aussi bien dans le domaine territorial que dans celui de l'influence politique ou du rayonnement artistique et intellectuel.

Soliman I^{er} le Magnifique, né à Trébizonde, est le fils du sultan Sélim I^{er}, le conquérant de la Syrie et de l'Égypte. Lorsque son père meurt, il est depuis longtemps reconnu comme prince héritier; il n'y a pas d'opposition quand il monte sur le trône. Durant son règne, il mène treize expéditions: dix en Europe, trois en Asie. La première, en 1521, contre la Hongrie, aboutit à la prise de Sabacz et surtout à celle de Belgrade. L'année suivante voit la conquête de l'île de Rhodes, après un siège de six mois; les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem vont alors s'installer à Malte. En 1526, nouvelle campagne contre la Hongrie, marquée par l'écrasante victoire de Mohaç et la prise de Buda; à la suite de cette campagne se pose la question de la succession au trône de Hongrie, ce qui amène Soliman à agir directement contre l'Autriche: il entreprend alors le siège de Vienne (septembre-octobre 1529), qui fait planer sur l'Empire autrichien et sur l'Europe une menace extrême.

mand d'Autriche. François I^{er} se trouve prisonnier de Charles-Quint et sa mère a demandé au Sultan de sauver son fils.

Durant l'hiver 1525-1526, l'armée ottomane effectue ses préparatifs, faisant fabriquer un grand nombre de canons qui sont amenés dans les environs de Belgrade, ainsi que des bateaux capables de naviguer sur le Danube, qui devraient faire mouvement en même temps que les forces terrestres. La campagne est ordonnée au printemps mais sans qu'aucune information ne soit dévoilée sur son objectif. La plupart des gens du Divan croient qu'elle aura lieu en Orient.

Soliman part pour la Hongrie le 23 avril 1526 avec une armée de plus de 100000 hommes et 300 bouches à feu. Les mouvements d'Istanbul à Mohaç (1500 km) durent 129 jours, pendant lesquels la discipline est excellente. Les étapes quotidiennes représentent 15-20 km. A titre de comparaison, les forces hongroises parcourent la distance Buda - Mohaç (170 km) en 38 jours ! Le soutien ottoman suit avec le gros des forces. 3000 chameaux portent du matériel de guerre, 30000 autres les approvisionnements. On a acheté dans les

provinces chrétiennes, contre paiement comptant, la nourriture chargée sur 10000 chariots.

Le 26 août à la pointe du jour, la bataille commence sur la plaine marécageuse de Mohaç. Les avant-gardes ottomanes comprennent 4000 cavaliers équipés de cuirasses ; derrière eux il y a le Grand vizir avec les troupes de Roumélie et un parc de 150 canons. L'autre moitié de l'artillerie est avec les troupes anatoliennes. Soliman ferme la marche avec ses gardes du corps, les janissaires, 6 régiments de cavalerie régulière et la cavalerie de Bosnie.

Les forces ottomanes, qui soutiennent difficilement le choc de la cavalerie hongroise attaquant en masse compacte avec une impétuosité irrésistible, ouvrent leurs rangs, laissent l'ennemi s'engouffrer dans leur dispositif, avant de se refermer sur lui et de l'attaquer de flanc et par derrière. Les troupes de Roumélie combattent au premier rang, celles de l'Anatolie au second, le sultan se trouve au troisième avec les janissaires.

Le premier rang des Hongrois se précipite, refoulant les Rouméliens et les Anatoliens. Les Akinci débouchent de la vallée par laquelle ils ont tour-

né l'ennemi et forcent la première ligne hongroise à se diviser en deux pour faire face à une double attaque. La seconde ligne, commandée par le roi Louis, arrive à proximité des janissaires. Le combat est terrible. L'artillerie ottomane ouvre le feu avec 300 canons. Les Hongrois sont enfoncés, la panique gagne et ils sont encerclés. La plupart se noient dans le Danube et dans les marais, le roi Louis II se trouve parmi eux.

C. T.

En deux heures, la lourde cavalerie hongroise, bardée d'acier, est anéantie par l'artillerie et les troupes ottomanes beaucoup plus manœuvrières. Durant la bataille, la musique de l'armée ottomane n'a pas cessé de jouer, elle continue jusqu'à la nuit...

A la bataille de Mohaç, Soliman le Magnifique a 31 ans. Le royaume de la Grande Hongrie, qui existe depuis 637 ans, subit une défaite totale. La route de Buda est ouverte aux Ottomans. Le Sultan y entre le 11 septembre et y désigne Jean Zapolyai comme successeur de Louis II.